

nier jour du carnaval, je croyais voir la moitié de la population sous ces accoutrements étranges et intéressants aux yeux du peuple. Sur l'immense *Piazza del popolo*, il fallait considérer de près le mouvement extraordinaire qui s'y faisait en tous sens, pour avoir un idée de la fête. Ici des chars, ornés de fleurs et de draperies, montés par les plus gentils personnages : là des cercles de danseurs et de curieux : plus loin des processions de jeunes gens, portant bouquets et drapeaux. Jamais pareille variété de spectacle ne s'était offerte à ma vue et l'on pouvait le dire alors : " Demain, pauvre peuple, tu déposera ces fleurs et ces couronnes : un peu de cendre viendra t'apprendre ce que tu es, et ce que valent tout ses plaisirs."

Que voulez-vous ? Le carnaval fait partie essentielle de la vie du Romain. Et j'oserais dire que le mendiant prèdèrerait plutôt manquer du morceau de pain que la charité publique lui proenre, et voir toutes ces dépenses, faites à l'avantage et pour le plaisir des yeux. Le gouvernement soutient et encourage ces fêtes. Il y avait aussi carnaval sous le pouvoir des Papes, et ceux-ci, comprenant les besoins du peuple, ne croyaient pas refuser d'y satisfaire dans la mesure de la convenance chrétienne. Que la licence puisse maintenant prendre pied sous le nouveau gouvernement, rien d'étonnant en cela. Rome civile a perdu la main qui en faisait le bonheur et la force, l'œil vigilant qui seul pouvait tout maintenir dans les justes limites.

Quoiqu'il en soit, cher ami, le carnaval nous a aussi prêté à nous ses plaisirs, bien autres toutefois que les mascarades du soir et les courses du Corso. Tu te rappelles que le sept de ce mois, la catholicité sentait renaître en son âme ce vif sentiment de douleur, qui la frappa si amèrement il y a deux ans dans la perte de l'immortel Pie IX. Le croirais-tu ? Quelques Propagandistes fortunés, et j'étais du nombre, ont eu ce jour-là l'insigne bonheur de franchir les portes sacrées du Vatican, et de pénétrer dans la chapelle Sixtine pour y assister au service anniversaire du Pontife défunt.

L'auguste Léon XIII occupait le trône pontifical : presque tous les Cardinaux étaient à leurs sièges, dignes et dévoués ministres de leur glorieux chef : en outre, à part la noblesse romaine, l'on pouvait remarquer les plus illustres personnages, comtes et ambassadeurs des pays étrangers. Il y avait donc là les plus hauts représentants de la société civile et religieuse, venant pieusement déposer leurs hommages, payer le juste tribut de prières et d'amour sur la tombe de Celui qui fut à la fois grand pontife et grand roi. Dans ce spectacle et cette assistance, l'on admirait je ne sais quoi d'auguste et de touchant.

Pourtant, et malgré tout l'intérêt de la cérémonie, comme l'esprit se laissait facilement entraîner à la contemplation des chefs-d'œuvre qui attachent à la chapelle Sixtine un nom impérissable, Michel-Ange. En face de vous, sur le mur de l'autel, votre regard s'arrête devant l'immortelle peinture à fresque du jugement dernier. Vous avez là, au centre Jésus-Christ, roi et juge, qui, d'un geste formidable, précipite les réprouvés au fond des abîmes, tandis qu'autour de lui se pressent les élus. Malgré que les couleurs soient bien rembrunies par le temps, chaque sujet conserve encore son expression vive et naturelle. Il n'est pas nécessaire d'être artiste pour admirer. La voûte porte différentes peintures depuis la création jusqu'au déluge. Rien de plus beau, de plus grand que le Père Éternel, entouré d'anges et porté sur les nuages, qui, par le contact de sa main, communique au premier homme le souffle de vie. De chaque côté du sanctuaire apparaissent les figures inspirées des prophètes et des sibylles, puis divers sujets, représentant les principaux traits de l'Ancien Testament et de la vie du Sauveur. Partout, dans cette chapelle, c'est la religion qui parle par la voix de l'art, par l'expression du pinceau, et tout respire la grandeur et le génie.

M'as-tu pardonné ces distractions pendant l'office divin ? Écoutons maintenant ! Quelle est cette voix grave et sainte, belle et majestueuse, qui offre à Dieu les dernières prières du *Liberato* pour l'âme de Pie IX ! Mais c'est la voix du Pontife lui-même, de Léon XIII priant pour son prédécesseur. Tous tendent l'oreille, et ont le cœur ému. Qui ne le serait pas ? Le Saint-Père invoquant les miséricordes de Dieu en faveur d'une âme pure et sainte, d'un Pie IX cher à tous les cœurs ! Léon XIII demandant sans doute, avec le repos de l'âme du défunt son courage, sa force d'âme, et son imperturbable magnanimité au milieu des plus critiques vicissitudes de la vie ! N'y a-t-il pas là de quoi remuer les fibres les intimes du sentiment religieux, dans l'âme sincèrement attachée au siège apostolique !

O usurpateurs aveugles et impies, voyez et frémissez ! C'est en vain que la force de vos armes essaie de tenir captif le Pontife-Roi. Non, cette âme fière, auguste et sainte, ne connaît pas de chaînes. Elle est libre, elle prie, elle s'élève sur les ailes des anges jusqu'au trône de Dieu, elle vole dans le cœur des fidèles et se communique à tous. Cette voix surnaturelle est comme l'étrincelle de lumière qui jaillit à tous les regards, comme le trait électrique qui va porter à chaque membre de la catholicité le sentiment et la vie. Pie IX, prisonnier du Vatican, ne règne-t-il pas

glorieux sur le trône des élus ! Léon XIII, héritier des vertus de Pie XI comme de ses malheurs, a aussi pour lui Jésus-Christ qu'il représente, des âmes qui le chérissent, et d'immortelles promesses. Espérons.

L.

L' Abeille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 11 MARS 1880.

Cours publics.—Sur l'art.

Si *L' Abeille* n'écoutait que ses désirs elle se dirait jalouse de publier la magnifique conférence de Son Honneur le Juge B. Routhier, prononcée, jeudi soir, à l'Université Laval. Car, pour elle qui ne vit pour ainsi dire qu'en vue du souvenir, ce serait une bien grande satisfaction d'enregistrer dans ses colonnes des paroles aussi nobles et aussi entraînant : paroles qui, après des années, seront encore là, s'adressant à la fois au cœur et à l'intelligence pour toucher et convaincre. Mais puisque le destin l'a faite *légère*, sachant en outre, qu'une renommée plus digne s'emparera de cette œuvre magistrale, elle reste dans sa sphère accoutumée avec une courte et faible analyse, propre seulement à jeter une ombre sur ce qui brille d'un vif éclat. Elle se dit de plus qu'aucun de ceux qui ont eu le plaisir d'assister à la conférence de jeudi dernier n'oubliera cette parole agréable, ce geste délicat, ces pensées brillantes, ce style magique et cette foi ferme et convaincue, reconnue depuis longtemps à l'illustre conférencier.

Le sujet qu'il avait choisi était l'art en général. Mais l'art c'est la manifestation du beau ; or c'est tout un monde que le beau.

Soit qu'il se présente à nous sous la forme d'un spectacle grandiose, d'une musique enchanteresse, d'une œuvre splendide, le beau n'est jamais qu'un reflet, une ombre de ce beau réel, de ce beau idéal, conçu par l'intelligence de l'artiste dans un sublime élan vers son Créateur.

Quelle est la grandeur de ce beau idéal ? Le génie seul le sait et le génie reste impuissant à nous le dire. Car, pour se manifester, il a besoin lui aussi d'employer des signes qui, précisément parce qu'ils sont matériels, restent toujours inférieurs à sa pensée, surtout, lorsque, déployant ses ailes, elle s'élève, jusqu'au sommet des cieux, et là, dérobant au ciel, ses ineffables beautés, elle veut communiquer à la terre ce qu'elle a vu de Dieu, des choses invisibles, de ces conceptions infinies que l'intelligence n'atteint qu'à peine, entrevoit un moment,